
M A N U S C R I T

LE SONGE UNE VIE
de Franz Grillparzer
Traduit de l'autrichien par Jean Launay

cote : AUT97D289

Date/année d'écriture de la pièce : 1834
Date/année de traduction de la pièce : 1997

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

Le rêve une vie.

Le rêve est celui de Rustan, jeune paysan d'une improbable province du côté de Samarcande, à une époque que ce nom seul peut suffire à situer, disons médiévale.

Rustan a pour compagnon Zanga, un esclave maure dont les traits méphistophéliques s'accusent à mesure que le rêve devient cauchemar. Le renversement progressif des positions d'autorité, jusqu'à la libération de l'esclave et le retour du maître dans la cellule familiale, est une des belles choses de la pièce. Mais il y a d'autres axes de lecture.

Ainsi, le retour des personnages de la réalité dans des personnages rêvés qui en sont comme les signes pervertis : le sage oncle et la maternante cousine dont Rustan partage l'idyllique chaumière, comme on les voit dans la scène d'exposition, se retrouvent, pourrait-on croire, dans le rêve, sous les traits d'un roi et d'une princesse : Rustan va devenir l'assassin du premier et l'ennemi de la seconde après en avoir été le fiancé.

Autre thème : la malédiction qui pèse sur le mensonge, le titre même d'une autre pièce de Grillparzer écrite trois ans plus tard (1837) "Weh dem, der lügt" (Malheur à celui qui ment). Le mensonge ici est commis par le rêveur dès le début de son rêve, comme une sorte de péché originel, d'où le malheur, non sans comique parfois, va sortir, en cascades d'évènements appelant de nouveaux crimes. Voici ce premier mensonge : Rustan, pressé par Zanga, s'est approprié le mérite d'avoir sauvé la vie du roi qu'un monstre sorti de la Flûte enchantée menaçait. En vérité il a manqué son coup de lance, c'est un homme "enveloppé d'un manteau brun" qui a tué le monstre et qui a disparu sitôt après. Mais...

l'homme au manteau brun reviendra, juste au moment où tout allait bien pour Rustan, devenu chef d'armée et futur gendre du roi, et le cadavre de l'homme en brun, assassiné, reviendra lui aussi, flottant sur l'eau et porteur d'indices accablants, et il faudra aussi qu'un vieillard muet mais qui sait tout disparaisse, que le roi lui-même disparaisse, empoisonné, et enfin la princesse elle-même y passerait si Rustan, lâché par ses troupes, abandonné même par Zanga, ne devait finalement fuir devant une foule en colère.

Au réveil, précédé de la même cérémonie magique que l'entrée dans le rêve, c'est l'aube radieuse, qui fait pendant à la nuit tombante de la scène d'exposition, celle où Rustan s'arrache à la quiétude (peut-être pas si quiète) de la vie familiale entre son oncle (pas vraiment un père) et sa

cousine (pas vraiment soeur, pas vraiment femme) pour offrir ses services au roi et, en somme, "courir le monde" pour y "faire sa vie". Le cauchemar était une mise en garde, salvatrice, semble-t-il : à mesure que le soleil monte plus haut dans le ciel, Rustan se range à l'essentielle sagesse qu'enseigne la terre, il épouse sa cousine, et le noir Zanga s'en va vers d'autres obscures besognes.

Le passage où l'oncle se fait un peu tirer l'oreille pour donner son consentement a été repéré dès 1918 par Egon Friedell, comédien, philosophe, génial touche à tout et donc aussi à la psychanalyse :

"Mais, ne l'oublie jamais : les rêves
Ne créent pas les désirs,
Ils les éveillent déjà présents;
Et ce que le matin dissipe
Avait son germe caché en toi."

Et là-dessus ce titre qui inverse les termes du célèbreissime "La vie est un songe". (Les rapports avec la pièce de Calderon ne se limitent pas, bien entendu, à ce contre-pied.)

Encore un axe donc. Il y en a d'autres.

C'est une pièce riche, viennoisement féerique, musicale (avec la basse continue du vers trochaïque) et certainement plus secrète que ce qu'en disent mes explications.

ACTE I

Campagne avec rochers et arbres. Au premier plan à gauche, une maison de paysans. Près de la porte, un banc. Soir d'été.

Le son du cor se fait entendre au loin.

MIRZA (*sort de la maison*)

Ecoutez! N'était-ce pas le cor qui sonnait?

C'est lui! Il arrive! Il approche.

Si tard! - Attends, sauvage,

Tu vas me le payer, sois sûr.

Impitoyable, je serai.

Je vais bouder, gronder, être en colère,

Et attendre longtemps, longtemps, pour pardonner.

Pardonner! Le malheur est là.

Ah, on devrait pouvoir garder rancune,

Une rancune à la mesure de la faute,

Longue et tenace,

Que le pardon récompense un progrès

Au lieu d'acquitter une faute.

Est-il donc juste que la peine

Qui punit une offense

Dure moins longtemps que la peine

Dont l'offense est la cause?

Si je pouvais m'entêter comme lui,

Il filerait plus doux, c'est sûr.

Mais que fait-il? De là-bas,

Je crois bien, venait le son du cor.

(Elle recule et regarde de tous côtés)

Là, un homme descend la colline,

Chargé comme l'est un chasseur.

Est-ce lui? - Le soleil éblouit.

Avant de passer la montagne

Il jette la braise qui lui reste

Dans l'air du soir,

Sur les sentiers tardifs.

Voici qu'il se tourne!

Rustan!? - - Pauvre coeur, souvent trompé!

C'est bien un chasseur qui s'avance,

Marchant à grande allure,

Au milieu de ses dogues,

C'est bien un chasseur, mais ce n'est pas lui.

Supporte, coeur blessé, supporte,
N'as-tu pas l'habitude de supporter?
(Elle s'assied)

Le soir est venu, la Création est en fête,
Et les oiseaux, d'entre les branches,
Comme des clochettes d'argent,
Sonnent le repos, la fête du soir,
Eux-mêmes déjà prêts à suivre
Leur doux commandement, dans le sommeil.
Tout obéit au tendre appel,
Les yeux se ferment,
Le troupeau rejoint la barrière,
Les fleurs penchent la tête.

Venue du fond obscur de l'est
La nuit monte en silence;
Les chandelles du jour sont éteintes,
Elle tire à présent le rideau noir
Autour du lit de ses enfants
Et murmure le chant qui les endort.

Tout repose, lui seul
Rôde encore dans le bois silencieux,
Cherche au fond des ravins
Ce qu'il ne trouve pas ici.
Et moi, ici, le souci me torture,
Et moi, ici, la peur me tue.

Ce chasseur là-bas, c'est Kaleb,
Voilà sa femme qui se hâte vers lui,
Tenant le petit sur son sein.
Comme il se hâte lui aussi,
Et l'enfant qui crie de joie,
Et qui tend les mains vers son père.

Vous êtes heureux! - Oui, vous l'êtes!
(Elle s'abîme dans ses pensées)
(Massoud sort de la maison)

MASSOUD
Mirza!

MIRZA
Rustan!

MASSOUD
C'est moi, Mirza!
Fille, laisses-tu ton père

Seul ainsi, alors que la nuit tombe?

MIRZA

Pardonnez-moi, je voulais voir -

MASSOUD

S'il arrive?

MIRZA

C'est cela, oui.

MASSOUD

Eh bien?

MIRZA

Rien du tout.

MASSOUD

Il se fait tard.

MIRZA

Presque la nuit. Tous les chasseurs d'ici,
Des alentours, de toute la région,
Sont déjà revenus de la montagne.
Croyez-moi, je les connais tous,
Tous ceux qui chassent par ici.
Ne dois-je pas les compter chaque jour
Quand j'attends le dernier?
Tous les chasseurs sont revenus,
Lui seul rôde encore dans le noir.

MASSOUD

Oui, vraiment, un esprit sauvage
L'habite, dans l'obscurité de son coeur,
Le gouverne en tout ce qu'il fait,
Ne le laisse jamais en paix.
Ce ne sont que combats, batailles,
Couronnes et triomphes,
Les signes de la guerre, du pouvoir,
Dans tout ce qu'il raconte.
Même la nuit, à peine s'est-il endormi
Que son rêve parle lui aussi de combats.
Alors que nous partageons le travail des champs
Et le souci de la maison,
On le voit, lui, dès les rougeurs de l'aube
Se mettre en route vers les montagnes.
C'est seulement là, dans le bois obscur,
Que la brute se plaît.
Tu existes, le reste est oublié,

Et son plus grand plaisir, semble-t-il,
Est de pouvoir mesurer
La sauvagerie de son coeur
A celle des bêtes de la forêt.
C'est bien malheureux de le voir ainsi.
Je te plains, mon enfant.

MIRZA

Ne l'accusez pas pour autant, père.
Il n'a pas toujours été comme cela.
Oh, je sais un temps, je m'en souviens,
Où il était doux, sage et tendre,
Où pendant des heures il restait assis
Par terre, à mes pieds,
M'aidant parfois dans le ménage,
Parfois disant un conte,
Parfois - oh, croyez-moi, cher père,
En ce temps-là il était doux et bon.
Si depuis lors il a changé,
Eh bien, il peut changer encore,
Il le fera, certainement, il le fera.

MASSOUD

Tu voudrais me faire croire
Ce que tu ne crois pas toi-même?

MIRZA

Croyez-moi, père, l'esclave,
Zanga, tout vient de lui.
Depuis qu'il est entré dans notre maison,
Et que sa voix servile s'y fait entendre,
La paix s'est enfuie de chez nous
Et du coeur de Rustan.
Rustan, c'est vrai, petit garçon déjà
Aimait entendre les récits d'exploits,
Aimait s'exercer à des choses sortant de l'ordinaire.
Et s'il aimait ce qu'il sait faire,
Serait-ce si mal? C'est un homme.
Mais il avait toujours retenu ses pensées
Dans les sages limites de la maison
Il savait rester maître des élans de son coeur.
Zanga est venu. Son souffle, sans qu'on le sache,
A ranimé le charbon sous la cendre
Et fait jaillir le feu.

Oh, je les ai bien vus!
Souvent, quand Rustan m'avait promis
De ne pas aller dans les montagnes,
Et qu'il était là tranquillement assis,

Zanga venait vers lui,
Et je n'entendais plus parler que de batailles
De combats, de victoires.
Plus haut, toujours plus haut,
Le feu montait dans les joues de Rustan.
Toutes ses fibres tressaillaient
Et il serrait les poings.
Il fermait à demi les yeux
D'où partaient de furieux éclairs,
Et à la fin - il se levait brusquement,
Prenait son arc pendu au mur
Mettait le carquois à son cou
Et, dehors - dehors, courons au bois!

MASSOUD

Pauvre enfant! Et lui qui ne voit rien,
- Dureté, insouciance du pervers! -
De ton chagrin, ni de ta peur.

MIRZA

Peur? Et pourquoi peur, mon père?
Oh, je sais que Rustan est fort,
Il ne connaît pas la crainte, ni le danger non plus.
Et puis, Zanga est avec lui.

MASSOUD

Mais cela ne fait que deux.

MIRZA

Lui compte pour beaucoup.

MASSOUD

Dans la nuit -

MIRZA

Il connaît le chemin.

MASSOUD

Comme facilement une bête sauvage -

MIRZA

La bête fuit le chasseur.

MASSOUD

Ou bien même -

MIRZA

Quoi, père, quoi?
Dites-le et tuez-moi!

MASSOUD

Pauvre enfant, ce serait ton sort,
Si un jour, comme j'ai pu y penser,
Un lien plus étroit avec lui -

MIRZA

Père, l'air fraîchit, nous devrions
Rentrer à la maison.
Avant que nous n'y pensions, il sera là aussi.

MASSOUD

Eh bien, qu'il en soit comme il est.
Laissons faire ceux d'en Haut.
Ce qui aujourd'hui le retient
Je crois presque le savoir.

MIRZA

Comment? Vous le savez? Oh, parlez!

MASSOUD

Ton derviche

Cet homme pieux que l'on nourrit,
Qui loge là-bas dans ces bois,
Vient de m'envoyer un mot bref
Pour m'avertir que l'on dit
Que Rustan a cherché querelle
A un chasseur pendant la chasse.

MIRZA

Une querelle? Avec qui?

MASSOUD

Avec Osmin, paraît-il,

Le fils aîné de notre émir,
Qui sert à la Cour de Samarcande
Attaché à la Chambre du Roi,
Et qui, avec la permission du père,
S'était joint aux chasseurs.
Rustan l'a frappé et -

MIRZA

Pis encore?

MASSOUD

Et ils en sont venus aux armes.

MIRZA

Aux armes?